

M. le Président prie M. E. Masoin de donner lecture du discours qu'il a prononcé, au nom de l'Académie, aux obsèques de M. Hayoit de Termicourt.

M. E. Masoin. — Si je viens aujourd'hui, en vertu des devoirs de mes charges académiques, reprendre la parole devant un cercueil qui emporte un de nos plus chers et honorés Collègues, n'en accusez que cette puissance irrésistible et impitoyable qui domine le monde, qui règle les événements, qui nous guette

traîtreusement à toute heure, la mort enfin, dont la main s'est encore une fois appesantie sur nous.

Au commencement de cette année, nous perdions notre incomparable Président, Victor Vleminckx; il y a un mois à peine, c'était Venneman qui tombait de l'apogée de sa brillante carrière; aujourd'hui, c'est un troisième de nos quarante membres titulaires, un ancien président de l'Académie, le doyen de la Faculté de médecine de Louvain par l'âge et par l'ancienneté, un noble vétéran de la profession médicale, qui doit recevoir nos suprêmes hommages au moment où il quitte pour toujours sa maison désolée pour être soumis aux rites sacrés et conduit pieusement par nous à sa dernière demeure.

Après avoir conquis, en 1856, le diplôme du doctorat en médecine avec un succès retentissant, — si retentissant que dès ce jour le jeune docteur fut désigné pour une chaire dans l'Université d'où il sortait, — il se livra à ce qui était son triomphe et sa vie, l'exercice de la profession médicale. Mais c'est seulement douze ans plus tard, à la mort de notre éminent Collègue, l'illustre pathologiste Victor François, décédé en cette même habitation le 30 janvier 1868, qu'il revint ici, où il devait donner la pleine mesure de ses capacités supérieures. Entretemps le jeune praticien avait accumulé dans les vastes réservoirs de son esprit une ample provision de savoir et d'expérience; aussi prit-il d'emblée un rang considérable dans l'Université comme dans la corporation médicale. Malgré les charges d'un lourd professorat, au milieu du tourbillon de la clientèle qui tantôt assiégeait sa porte, tantôt l'entraînait vers tous les recoins du pays, il trouva le moyen de composer deux mémoires scientifiques, qui, ajoutés au prestige de sa haute valeur professionnelle, l'introduisirent à l'Académie royale de médecine; il y entra comme Correspondant en 1876, fut élevé au rang de Membre titulaire en 1884; nommé Vice-Président pour les années 1898 et 1899, il occupa le fauteuil de la Présidence pendant toute l'année 1902 avec son intelligence, sa dignité et sa courtoisie habituelles.

Émile Hayoit de Termicourt fut avant tout un praticien habile et distingué, sagace et bienfaisant. Il ne faut pas chercher ici de nombreux ou volumineux travaux théoriques. Qu'est cela pour un homme d'action comme il l'était? Allez-vous demander des

écrits ou des discours à l'homme de guerre qui passe sa vie sur le champ de bataille, remportant des victoires et sauvant sa patrie? De tels actes ne peuvent-ils lui suffire et l'obligerez-vous à écrire le bulletin détaillé des victoires qu'il a remportées, à moins que Dieu lui accorde après cette vie de combat les loisirs d'une extrême vieillesse? Lui, il remportait chaque jour, depuis cinquante ans, les victoires pacifiques de la science, soulageant les douleurs et sauvant les vies humaines. Sur ce rude champ de bataille, où les microbes remplacent les boulets et les balles, il montrait d'une manière éclatante les rares qualités que la nature lui avait départies d'une main si libérale : une activité inlassable, une intelligence puissante fécondée par les connaissances académiques, une pénétration extraordinaire, un sang-froid imperturbable, une fermeté souriante, une expérience consommée. Je lui appliquerais volontiers ce jugement d'un grand personnage sur l'illustre Corvisart : « C'était l'expérience chez un homme supérieur. » Une tête puissante, une stature imposante, une parole tantôt paternelle et douce, tantôt impérative et autoritaire contribuaient à lui assurer un véritable prestige. Aussi fut-il au premier rang des médecins les plus réputés de notre pays : le peuple, la bourgeoisie, la plus haute noblesse, des personnages augustes même firent appel à lui dans ces circonstances critiques, cruelles, décisives où la créature-endolorie et les familles alarmées s'adressent à l'homme d'action qui doit sauver la plus précieuse de toutes les choses matérielles dans une lutte pour la vie ou pour la mort.

C'est dans l'exercice de ce ministère redoutable et difficile que notre cher et vénéré Collègue a passé un demi-siècle, entouré de l'estime publique et de la reconnaissance populaire. L' favori de la destinée, il en a même vu les sourires s'étendre dans sa famille, où il montrait un cœur si tendre et si doux ; les honneurs ne lui ont pas fait défaut, et l'on peut dire enfin qu'il a conquis toutes les récompenses, y compris l'affection de tous ceux qui l'ont connu dans sa bonté, son énergie et son intelligence.

Au mois de juillet dernier, en ces mêmes lieux aujourd'hui ravagés par la mort, une manifestation touchante réunissait les membres du Corps médical de la ville et des environs pour fêter le cinquantenaire professionnel de notre digne Collègue ; il faudrait avoir perdu toute mémoire pour ne pas tenir encore vivace

dans l'esprit le souvenir de sa bonne grâce, de son amabilité parfaite dans cette fête qui devait être la dernière pour lui.

Hélas ! l'heure de la retraite allait sonner, et permettez-moi d'évoquer, à ce propos, un souvenir tout intime et tout personnel.

Il y a deux mois environ, quand il eut terminé une longue séance d'interrogatoire sur la branche d'enseignement que l'âge et les fatigues lui ont fait abandonner depuis lors, il nous adressa ses adieux, quelques mots simples et inoubliables, à nous, ses collègues et ses amis ; les larmes remplissaient ses yeux, et j'ose dire qu'elles furent absolument contagieuses. Mais, mon cher Hayoit, vous n'aviez pas seulement des amis sincères et fidèles ; comme récompense de votre dévouement si affectueux et si éclairé, de votre bonté si expansive et si bienfaisante, vous aviez conquis l'estime universelle, je dirai même une véritable popularité. Si l'on descend vers la ville, et si l'on recueille les témoignages, comme je les ai entendus dans ces derniers jours, unanimes et multiples, on saura quelle est l'impression publique à propos de celui qui fut, après Craninx, après Victor François, après Lefebvre, le premier dans la cité universitaire pour la pratique médicale.

Oui, cher ami et vénéré Collègue, si ceux que vous avez réconfortés, soulagés, guéris ou consolés, s'ils pouvaient tous être rassemblés en ce moment lugubre, ils vous formeraient le plus touchant et le plus magnifique cortège pour vous accompagner au champ du repos éternel ; une chose pareille, si méritée qu'elle soit, ne se réalise point : mais si le long cortège triomphal de la reconnaissance et de la vénération vous fait défaut, vous laissez une longue traînée de souvenirs affectueux et reconnaissants.

Et tantôt, quand la voix des prêtres se sera tue, quand les éclats de la mousqueterie et les fanfares de nos étudiants auront fait silence, quand les bannières de toutes nos provinces se seront inclinées respectueusement une dernière fois devant votre dépouille inanimée, quand nous serons revenus sans vous du cimetière où nous allons vous déposer auprès des Van Beneden, des deux Hubert et de Venneman, l'oubli ne s'établira point autour de votre nom ; car vous vivrez dans notre mémoire comme la personnification du travail et de l'énergie, de l'intelligence et de la bonté. (*Très bien !*)